

Recherches sociographiques



Serge COURVILLE, *Entre ville et campagne : l'essor du village dans les seigneuries du Bas-Canada*

Marc-André Lessard

Volume 33, numéro 1, 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056669ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056669ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lessard, M.-A. (1992). Compte rendu de [Serge COURVILLE, *Entre ville et campagne : l'essor du village dans les seigneuries du Bas-Canada*]. *Recherches sociographiques*, 33(1), 123–124. <https://doi.org/10.7202/056669ar>

Serge COURVILLE, *Entre ville et campagne : l'essor du village dans les seigneuries du Bas-Canada*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1990, 335 p.

Gérin, Miner, Blanchard, Hughes, Moreux : des noms clés de la sociographie du Québec. Il faut dorénavant ajouter Courville dont le *Entre ville et campagne* fonde un nouveau champ de connaissance et de recherche dans le domaine. Ne comparons pas, ne cherchons pas de filiations. Serge Courville, comme quelques autres avant lui, nous fait voir ce que nous ne voyions pas, nous révèle un monde à découvrir. Cela en fait un pionnier.

Qui de nous pouvait soupçonner avant 1980 l'importance des villages et de la vie villageoise dans la genèse de la société québécoise ? Bien peu. Certains romans, quelques essais nous l'avaient fait pressentir. Je pense à *Les Beaucerons, ces insoumis : petite histoire de la Beauce, 1735-1867* de Madeleine Ferron et Robert Cliche. Mais il y a loin de ces intuitions à la vraie sociographie que nous offre Serge Courville, après nous l'avoir fait désirer par ses articles, dans les *Cahiers de géographie du Québec* et la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, entre autres.

J'écris « sociographie », l'auteur est géographe et présente explicitement son ouvrage comme une géographie. Malentendu ? Non : la sociographie est le lieu de rencontre par excellence de toutes les sciences du social dont la complémentarité tient beaucoup plus de la superposition que de la juxtaposition, si on veut bien me permettre cette simplification géométrique. Mais il faut résister à la tentation de discuter ici de ce qu'on appelle l'interdisciplinarité. J'ajouterai seulement que le premier grand ouvrage sociographique sur le Québec, nous le devons au géographe Raoul Blanchard.

Que nous révèle *Entre ville et campagne* ? Que nous avons accordé une trop grande importance au rang dans l'analyse du monde rural ancien ; que nous avons tenu en ce domaine notre ignorance d'une réalité pour preuve de sa non-existence ; qu'il a existé dès le Régime français des villages de types variables dans les seigneuries de la vallée du Saint-Laurent et qu'ils se sont rapidement multipliés par la suite. Je ne veux pas résumer le livre, j'essaierai d'en faire deviner l'immense intérêt.

L'auteur est prudent. Il n'avance pas de chiffres certains sur la période la plus ancienne, se contentant de citer des listes d'agglomérations appelées villages : le général Murray en aurait recensé 25 entre 1760 et 1762 (p. 24), soit 5, 3 et 17, respectivement dans les gouvernements de Québec, de Trois-Rivières et de Montréal ; les Aveux et dénombrements en mentionnent 23 (p. 20).

Au début du XIX^e siècle (1815-1851), des données comparées de Joseph Bouchette et du Recensement du Canada indiquent une augmentation considérable de 53 à 306 (p. 34) que l'auteur attribue à la croissance démographique, à l'accélération des échanges, à la montée de l'industrie rurale, à l'initiative des seigneurs, dont on a trop sous-estimé le rôle, et à quelques autres facteurs, l'action de l'Église, les besoins administratifs et des changements culturels. De la rive nord à la rive sud du fleuve, de Montréal à Québec, les situations varient considérablement à plusieurs points de vue.

L'allure physique des agglomérations change dans le temps et dans l'espace. Elles sont grandes ou petites : 150 maisons en 1815 à Sorel et 354 en 1851 ; 17 et 25 à Frelighsburg les mêmes années (p. 59). Elles prennent des formes diverses, longues, en arête, en rangée ou regroupées. Plus ou moins structurées, elles se divisent de façon générale en deux aires, la sacrée avec l'église, le presbytère, le cimetière, l'école et, dans certains cas, quelques autres

bâtiments prestigieux qui s'ouvrent sur la « Grande Place »; la profane qui comprend tout le reste dont le quartier de la « Grande Rue » où se trouvent les commerces, les boutiques, les ateliers, etc. Des styles de bâtiments s'esquissent, ils se préciseront en se diversifiant: les maisons d'un seul étage en bois dominant, la pierre va aux édifices majeurs. Certains bourgs plus importants ou plus gros se distinguent par un ou des éléments particuliers: bureau de poste, hôpital, cour de justice, bibliothèque, etc.

Selon une évaluation de l'auteur, la population des bourgs passe de 20 000 en 1815 à 45 000 en 1831 et à 88 000 en 1851 (p. 95), la région de Montréal venant en tête: plus de villages, de plus gros et plus de villageois. La rive sud supplante la rive nord après 1840 et vers la même époque, les proportions selon l'âge et le sexe se modifient: la structure de la population se stabilise en quelque sorte, devient moins jeune, moins masculine comme c'est souvent le cas quand les habitats gagnent de l'ancienneté. Les francophones forment partout le groupe ethnique majoritaire, mais il y a des anglophones presque partout, plus dans le district de Montréal que dans les deux autres. Et on recense des couples mixtes.

Quelle figure a la société villageoise? Certainement celle d'une hiérarchie, plus ou moins celle d'une pyramide: parfois un seigneur, la plupart du temps un curé, des notables, des marchands, des artisans, des journaliers, des rentiers, quelques marginaux. Un compte rapide donne 42 appellations de métiers ou statuts professionnels en 1831, 52 en 1851, avec quelques doublets significatifs comme «boulangier» et «boulangère», «couturier» et «couturière» (p. 127). La gamme des emplois s'allonge. En même temps, elle se singularise selon les lieux. Au bord de l'eau on trouve les métiers correspondant au transport fluvial; à certains endroits, des industries particulières comme les forges du Saint-Maurice; en général, mais dans des proportions variables, du commerce, des industries, des services, de l'administration civile ou religieuse. L'auteur propose deux grandes catégories, les bourgs riverains et ceux de l'intérieur, les uns et les autres pouvant correspondre à deux types, le «bourgeois» et le «populaire».

Au-delà des énumérations, dénombrements et classifications, on perçoit une vie intense où percent le sens des distinctions, hiérarchiques, ethniques, religieuses ou autres, des ambitions personnelles ou collectives, des rivalités, le goût de la fête, le souci de l'ordre. Cela nous force à reconsidérer l'hypothèse selon laquelle on associe très étroitement l'emprise de l'Église sur la vie sociale à la venue des communautés religieuses: le village avec ses notables, sa densité physique et son filet serré de relations souvent polyvalentes ne fut-il pas le milieu propice ou nécessaire, à cette prise de contrôle?

Voilà. *Entre ville et campagne* parle abondamment de tout cela, et de bien d'autres questions avec, à la fois, un grand souci du détail et un juste sens de la totalité.

En guise d'invitation aux chercheurs, Serge Courville multiplie tout au long de son livre les informations sur ses sources, sur la critique et l'usage qu'il en a fait et sur les problèmes qu'elles posent. Il leur offre par ailleurs, en prime, soixante-quatre précieuses pages d'annexes et de bibliographie.

Marc-André LESSARD

*Département de sociologie,
Université Laval.*